

# ÉLOGE DE L'APOSTAT

DU MÊME AUTEUR

Henri Michaux, écritures de soi, expatriations

*José Corti, 1994*

Le Laminoir

*roman*

*Champ Vallon, 1995*

Le Piano d'Épictète

*récits*

*José Corti, 1995*

Contre Céline ou D'une gêne persistante à l'égard de la fascination exercée par Louis Destouches sur papier bible...

*José Corti, 1997*

La Bande sonore

*essai*

*José Corti, 1998*

Corner-line

*monologue*

*Paroles d'aube, 1998*

Henri Michaux

*Éditions ADPF, 1999*

Henri Michaux

*biographie*

*Gallimard, 2003*

Sabots suédois

*roman*

*Fayard, 2004*

Le Livre des hontes

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2006*

*Fiction & Cie*



Jean-Pierre Martin

# ÉLOGE DE L'APOSTAT

Essai sur la *vita nova*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

Ce livre est édité par Olivier Rolin

ISBN 978-2-02-101257-6

© Éditions du Seuil, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Pour mon fils Raphaël, né dans l'amour  
de la *vita nova* le 31 décembre 2009



Je n'ai rien de définitif.

Franz Kafka, *Journal*

Jeudi 13 mars 1924.

Dîner avec Jouhandeau et Masson.

Quels mots préférez-vous dans la langue française ?

André Masson : éternel.

Jouhandeau : Dieu.

Moi : transmuier.

Michel Leiris, *Journal 1922-1989*

Quelqu'un est de ceux qui ont cinquante fois vingt ans  
avant de vieillir.

Henri Michaux, « Quelque part, quelqu'un »

Nous ne sommes pas seulement infidèles envers les autres,  
nous le sommes envers notre propre passé. L'adolescent  
gauche, le jeune niais d'autrefois nous apparaît rétrospecti-  
vement si ridicule et si détaché de notre propre identité que  
nous le traitons automatiquement avec un sourire amusé.  
C'est une trahison grossière, mais on ne peut s'empêcher  
de trahir son passé.

Arthur Koestler, *La Corde raide*

Il m'est arrivé l'aventure extraordinaire de pouvoir me pré-  
férer autre.

Robert Antelme



## *L'autodissolution*

Je veux signaler en passant que « changer » est un acte qui pose beaucoup de problèmes à la Doxa : l'infidélité est toujours mal vue – je dirai : même lorsqu'on peut l'appeler « conversion » : ce que la Doxa admire, c'est la fixité, l'endurance de l'opinion (pourquoi ? Peut-être reste de la morale féodale).

Roland Barthes, *La Préparation du roman*

Élèves en classe préparatoire, étudiants en fac ou dans les grandes écoles, nous avons vingt ans, parfois un peu plus, souvent moins. Le désir de révolution s'empara de notre génération. Ce n'était pas vraiment nouveau dans l'Histoire, mais ce l'était dans notre imaginaire : nous fûmes éblouis par une lumière qui ne brillait que pour nous, puisqu'elle se plaçait sous notre regard. Une queue de comète peut être spectaculaire, dans son genre.

Enfants de Sartre et de la Résistance, étouffant dans un carcan d'ennui, avides d'héroïsme, fugueurs et écorchés vifs, croyant lire dans l'Histoire des leçons pour notre temps, nous pensions que le moment était venu, enfin, le moment ou jamais. Entre 1966 et 1969, et jusque vers 1973, mus par une force de contagion extraordinaire, les convertis se multiplièrent : qui

devint trotskiste, qui maoïste, cela dépendait des lectures, des rencontres. Mai 1968 n'intervint dans ce phénomène que comme une sorte de confirmation.

À cette époque, on parlait encore d'une jeunesse intellectuelle. Nous lisions Freud, Lacan, et surtout Althusser. L'École normale supérieure de la rue d'Ulm fut décrétée base rouge. De là, quelques-uns d'entre nous partirent travailler en usine ou bien se firent révolutionnaires professionnels. La conversion politique était d'abord dans notre esprit une conversion à l'action. Ne pas rester un intellectuel coupé du réel et de la vie, ne pas devenir un citoyen programmé par ses préjugés et son éducation, telle était notre obsession. Elle était respectable. Elle fit tomber notre jeunesse dans de vieilles ornières que je ne raconterai pas ici.

Quelques années plus tard, nos yeux commencèrent à se dessiller. Notre religion du Proletariat s'effritait. L'aura de nos Maîtres à penser perdit peu à peu de son éclat. Parmi d'autres signes d'un repli, dès novembre 1973, on vit les dirigeants de la Gauche prolétarienne (en particulier son chef, Benny Lévy) annoncer l'autodissolution de leur groupe. Ils durent faire face aux insultes, voire aux menaces. Dans de telles circonstances, l'injure n'est pas inventive : le vieux mot de *renégat* se maniait encore comme une barre de fer.

Tout s'était apparemment passé très vite. L'autodissolution fut cependant pour chacun un processus singulier, une sorte de travail souterrain : pour échapper à l'obsession du tout-politique, à des réflexes de pensée anciens et comme conditionnés, il fallait nécessairement du recul.

Je ne rappellerais pas cette histoire si elle n'était un exemple, unique peut-être, rare en tout cas, de déconversion collective. Quel rôle jouèrent les individus, les circonstances ? Difficile à dire. Il

y eut la mort de Pierre Overney, Lip, le Larzac. Mais aucun événement en soi ne peut rendre compte totalement de la chose. Il fallut une *décision*, prise contre bien des résistances du dedans et des pressions du dehors. Ce fut sans doute un des actes les plus intelligents (ou les moins stupides) de cette période.

On se mit à revendiquer une « pensée libre ». Voilà qui aurait dû d'emblée être notre drapeau. Mais à vingt-cinq ans à peine, il n'est pas trop tard (d'ailleurs, il n'est jamais trop tard pour se raviser). C'est un âge où l'on peut encore presque retrouver l'omnitude des possibles. Faire assez tôt retour sur soi-même et s'en remettre, c'est un privilège qu'on ne nous pardonna guère : on aurait le temps de repartir, de projeter d'autres vies.

Mettons une telle capacité de rompre avec soi au crédit de cette génération.

Ce qui m'intéresse ici particulièrement, c'est *le temps d'après*.

Pour beaucoup, ce temps d'après fut de prime abord profondément dévasté. Notre désarroi fut à la mesure de la croyance juvénile qui était la nôtre. Il nous fallut traverser une période de confusion profonde, d'errances et de ruminations intérieures ; en passer par une cure de désespoir, surmonter l'épreuve d'une petite mort. Il y eut des dépressions, des suicides, des vies de perdition, l'impression rétrospective d'un gâchis.

J'appelle ce moment le trou noir.

Mais lorsqu'on commence à se sortir de ce trou noir (si l'on parvient à survivre), au premier temps de l'après-immédiat se substitue un second temps, celui d'une chance inédite. Un corps autrefois mobilisé par le tout-politique, figé dans ses idées fixes, peut retrouver sa plasticité première. La vie bifurque. De nouvelles existences peuvent s'improviser.

Nommons cette surprise : la *vita nova*.

Alors que des générations de militants à vie emporteraient jusqu'au dernier souffle, comme une foi inébranlable, les lambeaux préservés du dogme de leur adolescence, nous devînmes des sceptiques précoces. Parfois, des gueules cassées de la politique. Tout manichéisme, tout simplisme prosélyte devint, pour beaucoup d'entre nous, suspect.

L'opinion commune n'aime guère qu'on lui oppose l'expérience d'un retournement sur soi ; en revanche, que des affiliés à vie persistent dans la fidélité à leur propre bêtise, cela ne semble gêner personne. Il arrive même que la longanimité du vieux stalinien, persistant à cracher pendant une vie entière sur les vipères lubriques, capable d'avalier toutes les couleuvres, continue à susciter d'étranges sympathies.

À vrai dire, il ne fut guère d'attitudes qu'on ne nous reprocha : nous serions restés tels quels qu'on se serait à juste titre moqué de nous, mais nous avons fauté, puisque nous nous étions dissociés de nous-mêmes. Quel que serait notre avenir, on nous renverrait à nos aveuglements d'autrefois. Cette stigmatisation rétrospective, cette *assignation au passé*, avec résidence forcée dans un moi antérieur, c'est une lourde peine, assénée à vie, avec effet rétroactif. Elle implique le refus de considérer la possibilité même d'un *devenir autre*, à moins d'imputer ce possible au seul reniement, avec tout ce que ce terme comporte de péjoratif.

L'assignation au passé a une sorte de curieux corollaire : l'étiquetage de l'existence tout entière à partir d'un moment de son histoire. Elle manque ce qui se passe entre notre passé et notre avenir : le cours de la vie intense, autrement plus fluide, plus incontrôlable, plus déviant, plus intempestif, plus passionnant aussi, et plus inattendu.

Pour ma part, comme beaucoup, j'avais légèrement anticipé. Je m'étais personnellement autodissous, mettant fin à une période

de quatre années d'usine dont je ne savais pas encore à quel point elles me marqueraient. Saint-Nazaire, les Chantiers de l'Atlantique, Sud-Aviation, les Établissements Baudet (fabricant de caravanes), puis Saint-Étienne et ses environs, Socober La Soupape (une fonderie) à La Talaudière, la SCEMM, BSN à Rivede-Gier (dans l'emballage de la verrerie), les Aciéries du Furan (à l'ébarbage), quelques autres boîtes au nom séduisant... Et, pour finir, deux ans comme aide-lamineur à l'atelier du train finisseur, à Creusot-Loire, Saint-Étienne : égrenant ces noms, c'est une autre vie, et d'autres diplômes que j'évoque ; ce temps, avec le recul, paraît presque irréel. Il m'a cependant forgé. Mon langage à cette époque se faisait précipité, il mimait involontairement l'entourage, je parlais volontiers le nazairien ou le stéphanois prolo, répétant les expressions du cru, m'évertuant à perdre mon français de jeune intellectuel afin de mieux me « lier aux masses » – tel était notre vocabulaire.

J'étais ainsi hors de moi, dans une autre peau, dans une autre langue. Provisoirement, il est vrai. Mais celles d'avant, je ne les réintégrerais jamais tout à fait. D'ailleurs pour ce qui est de la peau, son grain, à cette époque, n'était pas le même : le noir de l'acier, qu'aucune douche ne parvenait à effacer complètement, y restait incrusté, et des brûlures marquaient souvent mes avant-bras.

Des expériences un peu intenses, on ne revient pas tel qu'on était. Porter pendant des années un bleu de chauffe, faire les trois huit, c'est quelque chose qui ne s'oublie pas (pas plus que quelques mois de prison). À chacun sa tourmente, son épreuve fondatrice. Pour d'autres ce furent des souffrances autrement destructrices – une guerre, une déportation, une prise d'otages –, ou d'autres aventures plus héroïques : la guerre d'Espagne, le maquis guévariste... Malgré les degrés très différents, toute brisure biographique d'importance pose la question du devenir autre.

Je connaîtrais par la suite, comme d'autres, des années d'errance et de survie – petits boulots, chantiers, artisanat, des années plutôt heureuses, du reste, grâce au jazz et à de nombreux voyages – avant de me « recycler », en apparence du moins, peu avant la quarantaine.

Vue de maintenant, ma vie pourrait se lire à l'aune de la raison sociale qui est désormais officiellement la mienne : universitaire. À condition d'en oublier tout simplement l'histoire, ses virements, ses bris, ses déchirures.

C'est peut-être ce qu'on envie à ma génération : la possibilité d'avoir eu plusieurs vies.

Le sujet de ce livre prend sa source dans ma propre expérience : à quoi bon d'ailleurs un récit de pensée qui n'aurait pas germé un tant soit peu dans un terreau personnel ? Et pourquoi en dissimuler le ressort secret ? Parti à la recherche des vies de vaisseaux brûlés, des êtres sans identité assignée, parfois sans épine dorsale, j'ai obliquement médité sur les moi disparates qui, se décomposant et se recomposant tour à tour, continuent de me faire, jusqu'à ce jour où je puis me pencher sur eux avec une certaine distance.

Est-ce moi, cet enfant sage, angélique, bon élève, timide, rêveur, qu'on voit sourire sur les photographies d'une enfance nantaise assez sereine ?

Est-ce moi, cet adolescent mal dans sa peau, qui se cache derrière de grosses lunettes aux verres fumés, l'air plutôt sinistre ?

Et cet hypokhâgneux à Louis-le-Grand, interne malheureux, faisant le mur pour aller au cinéma ou écouter du jazz, bientôt converti politique, est-ce moi ?

Est-ce que je me reconnais dans cet étudiant en philosophie à la Sorbonne, lisant Lacan et Althusser, devenu marxiste-léniniste

sous la pression de l'époque, dans ce très jeune homme fiévreux, blessé de la vie, mal dans son sac de peau et dans son rapport aux femmes? Dans celui qui aura vingt ans en soixante-huit, d'avance emporté par l'époque, et qui sera bientôt militant de la Gauche prolétarienne?

Est-ce vraiment moi, ce jeune homme survolté, obsédé par la condition ouvrière et la révolution, impatient d'extirper l'intellectuel en lui, qui, de vingt et un à vingt-cinq ans, est allé travailler en usine pendant quatre trop longues années? Et cet autre encore, datant de la même époque, inculpé sous mon nom d'«apologie du crime d'incendie volontaire», invoquant face aux juges, au cours de son procès, «la loi du peuple», condamné à deux mois de prison ferme, mis à l'isolement (autant dire au mitard) à la maison d'arrêt de Saint-Nazaire (prenant sous l'effet du choc ses premiers cheveux blancs)?

Me reconnais-je pleinement dans ce jeune homme quittant Saint-Nazaire, ses Chantiers de l'Atlantique et sa maison d'arrêt, pas refroidi pour autant, toujours hors de lui, arrivant à Saint-Étienne dans l'hiver mille neuf cent soixante-dix, aussitôt affublé d'un pseudo, ce «Gilbert» qu'on appellera encore ainsi pendant longtemps (quand ce ne sera pas «Gi», voire «Gigi»), bien au-delà de la période militante, ce prénom d'époque qui résonne encore maintenant, comme intact, dans la bouche des amis de cette vie ancienne? Et dans celui dont le bleu de chauffe fume lorsqu'il faut retourner à la tenaille une barre à douze cents degrés avant de l'enfiler dans le laminoir du train finisseur, à Creusot-Loire?

Puis-je m'identifier à celui qui, à vingt-six ans, s'autodissout, tombe dans un trou noir, ne croit plus à rien ou presque, se déconvertisse lentement, retourne à Paris pour une année inquiète, commence à se pencher sur son passé, sur une jeunesse qui s'envole déjà, quitte Paris pour le Nord-Finistère comme pour le bout du monde, vit trois ans à trois kilomètres de la mer, au milieu

des choux-fleurs et des artichauts, près d'un village répondant au nom de Plounévez-Lochrist? À cet homme jeune encore, surpris déjà d'être si vieux cependant et qui, toujours insatisfait, toujours à la recherche d'une vie autre, hésitant pour le moment entre deux voies (passer l'agrégation ou partir à nouveau), choisit la seconde option?

Le rapport est-il si évident entre moi et ce voyageur à cheveux longs qui, séjournant à Berkeley, s'occupa de handicapés? Entre moi et cet auto-stoppeur qui, s'arrêtant dans les environs de Santa Barbara, en Californie, participa à la construction d'un dôme géodésique pour un pilote de ligne?

Quant à ce fugueur de trente ans, empruntant un bus Volkswagen psychédélique pour quitter le Nord-Finistère, retapant et habitant une maison dans un hameau perché dans la montagne à vaches d'Auvergne, à mille mètres d'altitude, avec comme perspective générale le désir de se refaire une jeunesse, qui est-il exactement? Moi dans ma permanence?

Et cet homme rajeuni, presque insouciant, qui pendant quelques années vend sur les marchés du Livradois et du Forez des objets artisanaux de sa fabrication, ceintures de cuir, sabots suédois? Et celui qui fait des murs en pierre, des chantiers au noir, toujours vaguement méfiant à l'égard de l'intellectuel qu'il pourrait être par ailleurs? Et celui-là qu'on voit sur une photographie prise à Mahabalipuram, ressemblant, par sa maigreur et son hâle, à un Indien du cru? Et cet autre encore qui travaille compulsivement le piano jazz, qui fredonne les standards quand d'autres font une psychanalyse, qui joue dans des bars assez interlopes, qui donne quelques cours de musique et qui, après avoir passé des heures chaque jour, des années, à tenter de se muscler les doigts, renonce à être pianiste de jazz?

Et cet homme de trente-neuf ans qui, cherchant enfin une stabilité, s'inquiétant de sa situation matérielle, conscient de la

limite d'âge à cette époque fatidique, après avoir laissé mûrir en lui la décision de changer à nouveau de vie, s'inscrit à des cours par correspondance, se présente à l'oral de l'agrégation avec une veste hâtivement achetée chez un fripier ?

Tous ces êtres transitoires coïncident-ils tout à fait ?

Et qu'en est-il de cet autre, apparemment proche dans le temps mais aussi éloigné dans le magma mental que forment, mieux que le chapelet des années, les ruptures en chaîne avec soi, cet autre qui, semble-t-il, fait une carrière universitaire tardive, aussi classique que celles en ligne droite, quoique plus rapide, enseigne aux États-Unis, puis à Lyon, écrit des livres ? Est-ce moi davantage, moi prédestiné ?

Suis-je redevenu celui que j'étais ? Boucle bouclée ? Tribulations, déviations, bifurcations, puis retour à la case départ ?

Fait de tous ces moi, je ne suis aucun d'eux. Je me suis construit avec et contre eux. J'ai changé : de vie, de lieu, de milieu. Infidèle à moi-même, mimant des modes, des effets de génération, j'ai parfois, ou même assez souvent, été le jouet des circonstances.

Si je tiens compte du statut social, de mon parcours officiel, de ma place dans le monde, je dénombre, à partir de l'adolescence, au moins cinq vies qui se découperaient à peu près ainsi : étudiant mal dans sa peau (quatre ans), ouvrier provisoire (quatre ans), baba cool assez speed, artisan et apprenti pianiste de jazz (dix ans), enseignant dans le secondaire (cinq ans) et, depuis (faut-il dire enfin ?), professeur d'université.

L'événement collectif de l'autodissolution que j'évoquais au début n'aura été, pour moi comme pour bien d'autres, qu'un des épisodes d'une existence en lignes brisées.

Traversant ces vies successives, j'ai fréquenté des milieux différents (étudiants gauchistes, ouvriers, babas, routards, artisans,

musiciens, universitaires, écrivains), j'ai parlé différents langages (n'étant pas assez aristocrate pour imposer à tous, jusqu'aux garçons d'étage, comme M. de Charlus, un langage unique) et j'ai revêtu divers costumes: bleu de chauffe, tuniques indiennes, salopettes Oshkosh, veste chinoise de la marque Anti-Cher... J'ai longtemps porté des cheveux longs; et plus longtemps encore, une moustache dont on aurait pu croire qu'elle faisait partie de moi et qui me semble cependant aujourd'hui plus qu'étrangère: étrange.

Le jour où je l'ai rasée, cette moustache, à Francfort-sur-le-Main, pourrait être considéré comme une date historique, celle d'une révolution intérieure.

Je pourrais aussi faire la liste de mes rétractations, de mes pensées ravisées ou, si l'on veut, de mes revirements: je me méfie du mot *peuple* et de la démagogie populiste qu'il véhicule trop souvent; je ne peux plus adhérer à quelque idéologie en «-isme» que ce soit; depuis une quinzaine d'années, j'avoue fuir les manifs; je suis réfractaire à tout point de vue doctrinaire, simplificateur ou dogmatique, à tout esprit de système (ce qui ne m'empêche pas, de temps à autre et à mon grand regret, de participer tête baissée à une discussion sans fin), etc.

Comme toute vie, la mienne dessine des lignes, des courbes, des angles, des spirales, des fractures. Elle a ses lenteurs et ses accélérations. Elle est largement tributaire d'une génération. La décision, la chance, le choix y interviennent, s'y opposant, comme chez tout un chacun, à la pesanteur, la force de l'habitude, la routine, la procrastination, l'installation, la paresse. Chaque période cependant semble offrir à la mémoire un présent pur, enfermé dans son actualité obtuse et aveuglée.

J'ai beau chercher une homogénéité, je ne la trouve jamais vraiment. La dimension métamorphique de ma vie amoureuse ajouterait encore à l'aspect chaotique de l'ensemble.

Contre le cliché, qui prévaut, de la fidélité à soi-même, je

revendique cette labilité. Ma personnalité? un habit d'Arlequin. Mes croyances? leur édifice s'est effrité souvent à mon insu. Certaines ont survécu malgré moi. Mon identité? disparate et multiple. Je ne me sens jamais tout à fait en accord avec moi-même. Qu'un ami, une tierce personne, évoque un souvenir commun, et je ne m'y reconnais pas. D'ailleurs, le mot *identité* ne me plaît pas: il suppose qu'on reste identique à soi-même et qu'on puisse être comblé par une telle permanence. Toute ma vie, j'aurai été fatigué de n'être que moi-même. Cette insatisfaction aura aussi été mon alcool.

Un pernicieux sentiment de méfiance sévit encore à l'égard de *l'individualité*: quand elle n'est jamais acquise, mais toujours à conquérir, on nous ferait croire qu'il est urgent de s'en défaire. Non, le moi n'est pas haïssable, comme l'a voulu une tradition janséniste, relayée sur ce point par l'obsession millénariste des années militantes. Il l'est d'autant moins que son assise est toujours instable, que son histoire est celle d'un effondrement, que l'histoire de chacun vaut l'histoire de tous. (Pourquoi « annuler son histoire dans l'Histoire »? se demande, après une « saison » vouée au tout-politique, Roger Vailland.)

Écrivant sur les autres, je parle donc un peu de moi et beaucoup de nous: de nos enlisements tenaces, de nos allégeances passagères, de nos engagements aveugles, de nos endormissements, de nos réveils, de nos pertitions, de nos trous noirs, de nos petites morts, de nos renaissances, de nos séismes, de nos immobilismes, de nos dégagements, de nos infidélités, de nos fugues, de nos conversions, de nos déconversions, de nos vies brisées, de nos vies nouvelles. Bref, de nos vies. De nos individualités défaites et refaites. De nos âges aussi qui, Barthes le rappelle, ne sont pas « progressifs » mais « mutatifs ».

Nos vies semblent faites de dates décisives, de choix, de

ruptures. Aucun phrasé, cependant, ne peut en représenter les mouvements complexes. Les dates elles-mêmes sont problématiques. Quelques lignes ou des tomes de Mémoires ne changeront rien à ce fait. Avant qu'un moment en quelque sorte historique – minute sublime, jour fatal, mois agité ou année remuante – ait déchiré le cours de notre existence, bouleversé notre agenda, une crise a pris forme en nous, elle a mûri souterrainement une fêlure irréversible. Comment décrire ces rythmes, ces glissements de terrain, ces fractures presque géologiques, la sourde préparation de tels séismes ? Nous sommes des êtres changeants et métamorphiques, pas des soldats de plomb.

Et lorsque nous nous penchons sur notre passé, nous nous apercevons que nous avons traversé les années en somnambules. On n'en revient pas, de tout ce temps à la fois proche et distant, de toute cette lenteur comme de ces accélérations soudaines qui tout à coup nous ont fait sortir de l'hébétude.

Ma méditation sur la vie comme réinvention de soi est aussi une façon de prendre la mesure de la terrible charge qui pèse sur nous : la lourdeur du passé. Le récit que nous faisons de notre propre existence ne peut nous satisfaire. Mais que les autres, à partir de quelques informations, entreprennent de nous un portrait – et nous ne nous y reconnaissons plus du tout. Nous voilà épinglés tels des papillons, étiquetés, rangés dans des cases : on aime tellement simplifier, voire caricaturer. Qui n'a fait l'expérience de ce phénomène ? Le monde tout autour est un appel à se conformer à l'image qu'il s'est déjà faite de vous, une fois pour toutes. Retrouver en l'autre une permanence, c'est être rassuré sur son propre compte : il est resté le même, c'est bien lui.

Le livre que j'écris est aussi une révolte contre cette *assignation au passé*.